

Nouvelle à Bande-Son #3



Cathedral – The Ethereal Mirror

Rencontre avec le Voraz

Le marais des songes était une vaste étendue désolée couverte de mares, striée de sentes boueuses et doté d'arbres tortueux et esseulés, dressés comme des âmes moribondes dans un purgatoire puant. Les marécages perçaient la forêt comme une tache putride. C'était un herpès, une auréole de corrosion sur la surface lisse d'une plaque d'acier. L'endroit était infect mais rien de plus, c'était une bauge comme une autre.

Voilà donc le fameux marécage que ces foutus marchands m'avaient déconseillé, à corps et à cris, d'emprunter : une fange pleine de batraciens boutonneux et de moustiques ? Il n'y avait pas de quoi s'emmerder à faire un détour de trente-cinq bornes. De toute façon, je n'avais pas le temps d'en perdre avec des superstitions de quelques vendeurs de breloques.

Déterminé, je remontai mes longues guêtres de cuir et plongeai un premier pied dans la vase, commençant ainsi à me frayer un chemin à travers les roseaux.

Ma saloperie de cheval avait calanchée sur la route, me laissant finir le chemin seul et chargé comme une mule. Traverser ce marais dans ces conditions avait tout de la mauvaise blague.

Je pataugeai dans la boue comme un vulgaire porc, ahanant sous l'effort, suant à grosse goutte dans la moiteur de l'endroit. Autour de moi, les crapauds croissaient, les grillons crissaient et, plus haut, dans le ciel, les rapaces guettaient leurs proies.

Je m'étais à peine enfoncé d'une demi-lieue que ma progression fut ralentie par un brouillard poisseux.

— Putain de marais, j'y vois rien.

Personne ne pouvait m'entendre ici, pourtant, j'avais parlé à voix haute. Avais-je besoin d'entendre ma voix ? Je n'étais pas un couard. Et pourtant, j'avais besoin qu'elle vienne casser l'hymne rugueux des batraciens et le chant criard des insectes. Je voulais entendre autre chose que les horribles bruits de succions de mes bottes se libérant de la bourbe pleine de vermine.

L'ambiance des environs commençait à m'angoisser et je comprenais mieux les superstitions débiles des marchands. Ce lieu foutait les jetons ! Mais, ce n'était qu'une ambiance, tout n'était que le fruit de cette imagination débordante qui caractérise les hommes de grands chemins, laissés à l'ennui de leur route.

Je m'arrêtai soudain.

— Qui est là ?

Je n'avais rien entendu de particulier en réalité, mais j'avais eu la brusque et désagréable impression d'être observé.

— Je deviens marteau ! éruçtai-je, lassé par mon propre comportement.

Je sortis ma boussole, préférant me reconcentrer sur mon périple. Je ne devais pas perdre de temps, car j'avais besoin de toute la journée pour traverser les marécages. Et il était complètement impossible de monter le campement ici.

L'aiguille rouge pointait toujours dans la bonne direction : j'évoluai plein nord, c'était parfait.

Je tressaillis en relevant la tête. Derrière la purée de pois, une ombre s'était dessinée. On aurait dit une porte voutée... Ou un phallus géant. Cette pensée me fit sourire et je me forçai à rire pour me redonner confiance.

L'ombre avait disparu au premier cillement de paupières. Les jeux de lumières, les ombres des quelques arbres sur la brume tout cela était capable de créer des illusions désagréables, j'en avais parfaitement conscience. Je ne parvenais à recouvrer ma sérénité cependant.

— Je deviens fou, c'est idiot.

Je me mis à penser que peut-être qu'un de ces roseaux dont les quenouilles s'agitaient à mon passage, libérant leur semence volatile, contenaient des substances psychotropes. Ça devait être ça ! Oui ! Ah qu'il est confortable de mettre sur le dos de ces conneries de roseaux mon accès de folie.

— Saloperies de quenouilles ! Saloperies de quenouilles ! beuglai-je au brouillard.

Comme en écho, l'ombre phallique réapparut. C'est vrai qu'elle ressemblait à un phallus. Je me mis à imaginer le membre géant de quelque monstre des marécages, dressé comme une ligne de mire dans ce maudit brouillard. Peut-être que l'engin même servait de cadran solaire.

Je ris à gorge déployée à cette absurdité.

— C'est peut être une bitte d'amarrage pour les bateaux des crapauds ! Ahah !

Mon rire de demeuré ricocha sur les pans épais de brume avant de me revenir en plein tête comme un retour de flammes. Entendre mon propre rire teinté d'étrange me perturba. Mais cela ne s'arrêtait pas là. Non. D'infâmes répliques de mon rire tonitruant perçaient çà et là le coton du brouillard. A droite, je me mis à l'entendre, tout aiguë, déformé. A gauche, un rire rauque m'agressa. Et devant, devant, toujours cette saleté d'ombre.

Mes viscères se retournèrent, comme si une main invisible venait de me les saisir et de me les secouer. Je me pliai en deux pour dégobiller dans un clapotis immonde dans une flaque pleine d'asticots blanchâtres rongant un corps de rats, flottant piteusement.

Lorsque je me relevai, pestant, maugréant, de la bile plein la barbe, il me faisait face. Immense statue de marbre et de plumes, elle me toisait.

Le Voraz Conjura, car tel était son nom, se tenait à une distance respectable, ceint de la brume comme d'un linceul vaporeux, son lourd manteau de plumes tombait sur ses épaules.

Les aigrettes de plombs scintillaient malgré l'obscurité et coulaient comme une cascade métallique, le long du corps du Voraz, dont seules les serres crochues poignaient sur le devant.

Sa tête était semblable aux rapaces les plus communs mais quelque chose dans le caractère trapu de son bec évoquait l'organe d'un condor, apte à arracher la moindre parcelle de chair sur n'importe quel os. Quant à ses yeux, ils me fixaient, inquisiteurs, comme pour m'interroger sur ma présence en ces lieux.

La vue du Voraz me glaça. Je restai pétrifié devant cette figure immobile et dont le regard glacé provoquait au plus profond de mes tripes une peur inextinguible : celle de mourir bientôt, dans une agonie lente.

Le Voraz ne cilla pas un instant. Mais lorsque je cillai, moi, pauvre humain torturé par ma vision, une densification du voile l'avait emporté loin.

Ou dissimulé tout près.

Peut-être derrière moi.

Je fis volte-face.

Je tournai de nouveau les talons, glissant dans la tourbe. Je m'étais dans les joncs et les roseaux, avalant une pelletée de fange. L'argile me recouvrit la langue, et la terre crissa sous mes dents.

— Mais c'est une farce ! Ah !

Je me mis à rire comme un damné, sans raison, pétris de nervosité.

Je chus à quatre pattes, remuant la vase de mes mains sans rien chercher. La vue de mon visage dans une flaque me fit m'arrêter. Je lorgnais sur ce visage abîmé par cette putain de vie que je menais. Et si cela n'était pas complètement dénué de sens ? Je mérite ce qui m'arrive ici... Je ne suis pas fou.

Je touchai mon reflet dans l'eau croupie, presque en transe.

Une pensée s'installa dans mon esprit tourmenté et ne quitta plus mon crâne creux. Le destin avait voulu que je traverse le marais, non pour gagner du temps sur ma future transaction, loin de là. Non. Le destin avait reconnu en moi l'âme du guerrier. Celle de l'illustre héros qui délivrera le monde du mal !

Oui ! Je devais tuer cette ordure de piaf. Et qui dit gardien, dit trésor. La destinée me récompensera, j'en suis convaincu.

Je me mis à trembler d'excitation. La peur avait disparu, ou du moins, avait été recouverte par un nouvel élan de folie. Dans mon crâne s'exprimaient des tambours martiaux dont les notes s'entrechoquaient sur les parois.

Je jaillis sur mes pieds, possédé par une envie de meurtre. Tous mes fantasmes refaisaient surface : la gloire, la richesse et le pouvoir. Tout cela était à portée de main, mais le Voraz Conjura devait mourir.

Mon scramasaxe de voyage gicla dans mes mains, j'étais prêt à en découdre. J'abandonnai mes affaires de voyages dans la boue, aussitôt assaillies par les bestioles morbides qui s'ébattaient dans la bauge. Mes pas m'emmenèrent à une vitesse fulgurante à travers les marais. A chaque fois qu'un pas, mal assuré me jetait au sol, je me relevai, mes yeux de fêlé exorbités, sondant mon linceul, à la recherche du Voraz.

Je courrai ainsi comme un dératé mal habile pendant près de deux heures. Le soleil avait commencé à amorcer sa chute du ciel.

Finalement, le Voraz me trouva plus que je ne le découvris. Il se dressa devant moi, toujours immobile, foutue bitte à laquelle je cherchais, peut-être, à me raccrocher.

Nous nous jaugeâmes un long moment. Nous étions tels deux caricatures, lui, immobile, paisible et implacable, moi, animé de tics nerveux, le souffle court, l'œil humide et dément, mes mains sans cesse en train d'agiter frénétiquement mon scramasaxe.

— Que caches-tu, vil être ?

Aucune réponse. Aucun geste esquissé.

— Les dieux m'ont envoyé te tuer, démon !

Mon front fiévreux libérait de grosses gouttes de sueur qui venait m'irriter les yeux.

Je chargeai, à demi-aveugle, l'immense rapace qui ne fit rien pour éviter mon coup. La tête rachitique et couverte de plumes tomba l'instant d'après dans la fange. Le corps de la bête se désagrégea et tomba dans la boue.

Nous devions nous tenir sur des sables mouvants car la tête et le manteau de plume ne tardèrent pas à être absorbés par le marécage. La brume disparut d'un coup, avant de réapparaître, de manière surréaliste, comme si elle avait simplement clignoté.

Je ne m'alarmais pas de ce signe bien plus manifeste que ceux du destin que je m'efforçai de voir partout. J'avais vaincu le diable en personne, j'étais le plus valeureux des hommes. A mes pieds, la tourbe se changea en or, et les crapauds en succubes.

Sans hésiter, je me dévêtis, plus fiévreux que jamais, prêt à embrasser la gloire. Nu hormis mes braies, je me vautrais dans l'or dont les fines paillettes caressaient mon corps rompu de fatigue. Des mains douces et chaudes parcoururent mon corps, titillèrent mon intimité, embrassèrent mes muscles courbaturés. Et moi, damné, je creusais l'or cherchant vainement la fin de ce tas de richesses obscènes.

Mes ongles se cassaient contre le minerai, mes mains se mirent à saigner mais ne ressentait rien, rien de plus que cette envie irrépressible de saisir l'envergure de mon succès.

Soudain, sous un tas de pépite, j'exhumai la tête pitoyable du Voraz décapité. Il me fixait toujours de ses yeux noirs et globuleux. Je m'esclaffai comme un enfant cruel.

Le fameux Voraz, le démon aux caractéristiques innommables, père des peurs indicibles, je l'avais pourfendu aussi facilement que lorsque j'ai tué ma femme !

Cette pensée me fit me gausser plus fort encore.

— Ah, j'ai failli oublier cette vieille carne !

A ces mots, je délaissai la tête, toujours plantée dans le tas d'or et me mit à embrasser une des succubes dont le corps ondulait sur le tapis doré. Puis, il y eu un tintement. Imperceptible tout d'abord, puis plus prononcé. Les pépites se mirent à s'entrechoquer alors que le Voraz Conjura, dont le corps était bel bien intègre, s'extirpa du sol tel un monolithe, sans esquisser le moindre geste.

Mon corps s'arrêta lorsque je compris l'ampleur du désastre.

Le Voraz était à peine sorti de terre que son manteau de plume se dressa, découvrant un corps rachitique – presque momifié – doté de deux bras terminé par des serres. La créature siffla et ce son ressemblait au terrible glas qui annonçait ma fin.

Je cherchai des yeux là où j'avais laissé mon scramasaxe mais il fût sur moi avant même que je ne localise mon arme. Ses serres se plantèrent dans mes avants bras, me clouant à mon tapis doré.

Je devins pâle, statufié par la mort incarnée, par le faucheur des marais. Ses ailes dressées derrière lui couvraient le ciel et je ne voyais plus que ces yeux imperturbables et son terrible bec qui, dans un coup fulgurant m'ouvrit la panse par-delà mes vêtements.

Je vis mes propres entrailles teindre de rouge le bec du Voraz tandis qu'il s'en nourrissait. Puis, lorsque je fus trop faible pour assister à mon dépeçage, il vient simplement me trancher la carotide avant de disparaître dans la brume.

La lucidité m'enveloppa en même temps que le linceul brumeux et pur, malgré le sang qui avait giclé. Mes yeux se fermèrent définitivement sur la vue d'une fange immonde dans laquelle j'étais vauté intégralement, pataugeant avec les crapauds.

— Que protège donc le Voraz, si ce n'est pas de l'or ? murmurai-je avant de sombrer.